

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

---

L.-G. HOGUE

# Chefs ouvriers catholiques

---

LEUR FORMATION

---

Prix: 15 sous

---

MONTRÉAL

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

*Direction:*

SECRETARIAT DE L'É. S. P.  
1961, RUE RACHEL

*Administration:*

L'ACTION PAROISSIALE  
4260, RUE DE BORDEAUX

1928

TOUS DROITS RÉSERVÉS

HN

31

E34

v. 175

1928

## LETTRE-PRÉFACE

---

Montréal, le 28 août 1928

CHER MONSIEUR HOGUE,

*Je suis heureux de voir que la Direction de l'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE ait eu l'obligeance de livrer à la publicité la conférence extrêmement intéressante et instructive que vous donnâtes à la Villa Saint-Martin lors de notre Journée sociale du 22 avril dernier.*

*Vous vous êtes efforcé de préciser l'esprit qui doit régner dans nos Syndicats et particulièrement chez les dirigeants de notre force ouvrière catholique. Sujet d'extrême importance et qui vient à son heure, car nos organisations prennent de l'extension. D'année en année nous voyons s'acheminer des milliers de travailleurs vers nos associations nationales catholiques, nos rangs se développent d'une manière inespérée et il ne faut pas que ce merveilleux progrès numérique se produise au dépens de l'intangible doctrine qui forme la base de notre mouvement.*

*Nous avons besoin d'hommes éclairés, actifs et surnaturels. C'est là la thèse que vous entreprîtes de développer et le lecteur pourra juger avec quelle maîtrise vous vous êtes acquitté de votre tâche. La grande qualité de votre travail est d'être personnel et riche de votre propre expérience. Vous avez été l'un des pionniers du syndicalisme à Montréal, vous avez occupé les charges les plus en vue dans le mouvement, vous avez suivi assidûment les séances du cercle d'études Léon XIII. Votre esprit de travail et d'observation s'est enrichi d'une foule de connaissances dont votre travail est émaillé; c'est ce qui rend ce dernier si intéressant et lui donne sa principale valeur. Je vous en félicite.*

« *Revêtus des armes de lumière, les enfants de l'Église doivent agir de toutes leurs forces pour la vérité et pour la justice; c'est leur devoir toujours, c'est leur devoir plus que jamais.* » C'est par ces paroles que Pie X exhortait les catholiques de France à l'action sociale. Dans une lettre à l'épiscopat brésilien il exposait ces motifs impérieux: « *Que vous deviez, vous aussi, préconiser de toute votre énergie, auprès des catholiques, dans vos diocèses, cette action sociale de caractère chrétien, c'est ce que nous apprend le génie de ce siècle, fécond en associations et en œuvres sociales de ce genre; c'est ce que demande la charité chrétienne qui nous ordonne de nous rendre service les uns aux autres, avec un zèle qui place le salut éternel au premier rang de nos sollicitudes, sans cependant oublier les besoins et le bien-être humains; c'est ce que réclame et réclame avec insistance l'intérêt du peuple chrétien que compromettent chaque jour davantage les malsaines excitations des agitateurs. Il faut courir à son secours sans retard, de peur que, mal conseillé par l'indigence et entouré d'embûches, il ne se laisse prendre aux artifices des socialistes et n'abandonne misérablement la religion et la foi.* »

Le devoir de tout catholique est donc nettement affirmé; nous ne pouvons pas nous soustraire à l'obligation de sauvegarder la foi de notre peuple ouvrier en prenant nous-mêmes en main la défense de ses intérêts professionnels. La doctrine sociale catholique est non seulement amplement suffisante pour accorder aux travailleurs la protection qui lui est nécessaire, mais, il faut l'affirmer hautement, nulle autre ne donnera aux problèmes qui les regardent une solution plus efficace, ni plus définitive.

« *Beaucoup, a dit Léon XIII, se sont plu à chercher la règle de la vie sociale en dehors des doctrines de l'Église catholique. Et même désormais le « droit nouveau », comme on l'appelle, et qu'on prétend être le fruit d'un âge adulte et le produit d'une liberté progressive, commence à prévaloir*

et à dominer partout. Mais, en dépit de tant d'essais, il est de fait qu'on n'a jamais trouvé, pour constituer et régir la société, de système préférable à celui qui est l'épanouissement spontané de la doctrine évangélique. »

Vous l'avez pressenti, Monsieur, c'est sur les épaules des dirigeants, que repose la lourde responsabilité d'appliquer les principes de notre doctrine, de donner par là à notre mouvement sa véritable physionomie et son exacte valeur.

Son Éminence le cardinal Merry Del Val le signalait au comte de Mun, dans une lettre publique: « Comme vous le remarquez, Monsieur le Comte, dit-il, il y a dans la doctrine sociale catholique des points délicats sur lesquels il importe d'être bien fixé si l'on veut que l'action à exercer sur les masses populaires, au triple point de vue religieux, moral et matériel, non seulement soit régie, comme il est nécessaire, par la vérité, mais n'en vienne pas à se retourner contre elle pour la fausser. Faute de l'esprit que vous avez su imprimer à votre œuvre, ne voit-on pas, par exemple, le domaine de la justice élargi plus que de mesure, au détriment de la charité; le droit de propriété subordonné à son usage et celui-ci devenu une fonction, non plus de la charité, mais de la justice; au nom d'une conception erronée de certaines organisations sociales, des droits et des devoirs créés de toutes pièces, là où la loi naturelle consacre la liberté. Ne voit-on pas encore la charité elle-même volatilisée en une vague fraternité, où, d'une part, l'ordre qui lui est essentiel, et que pour cela l'on a appelé l'ordre de la charité, tend à s'effacer, où, d'autre part, l'on rêve de fondre les inégalités sociales? Ne voit-on pas enfin, ce qui est le pire, un droit naturel, soi-disant catholique, chercher à se fonder, non plus sur les principes éternels gravés au fond de la conscience, mais sur les contingences dont s'occupent l'expérience et l'histoire? Le Saint-Père ne peut que déplorer ces doctrines et d'autres semblables. Ce qui rend

*d'autant plus vive sa joie de constater en votre œuvre un esprit de parfaite orthodoxie, qui veut à tout jamais, grâce à un redoublement de précautions, s'en préserver. »*

*C'est donc une tâche nécessaire, mais de plus une tâche lourde que celle de la conduite des organisations sociales catholiques. Vous avez mis ces différents points en lumière et j'ose croire que votre travail portera, chez tous les ouvriers catholiques, les fruits qu'il mérite.*

*Puissions-nous avoir la joie de mériter toujours l'approbation entière de l'Église à la gloire de laquelle nous vouons nos activités. Puissions-nous mériter l'éloge que faisait Pie X aux ouvriers catholiques réunis à Rome le 9 septembre 1904:*


*« Nous sommes heureux, leur dit-il, que vous mettiez en pratique dans l'action populaire chrétienne les enseignements du Saint-Siège apostolique, qui sont ceux-là mêmes de l'Évangile de Notre-Seigneur. Notre satisfaction s'accroît encore de ce que vous prenez pour base de toutes vos œuvres, comme on nous l'assure, la crainte de Dieu, l'observation de sa loi divine, la pratique des vertus chrétiennes et la fréquentation des sacrements. Soyez-en persuadés, très chers fils, si ce n'est pas le Seigneur qui bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui mettent pierre sur pierre pour l'édifier. Si ce n'est pas le Seigneur qui garde la cité, c'est en vain que les soldats veillent pour la défendre contre les menaces de l'ennemi et tout travail est inutile sans la bénédiction de Dieu. »*

Aimé BOILEAU, Ptre

Directeur des Œuvres sociales

# Chefs ouvriers catholiques

## LEUR FORMATION<sup>1</sup>

AMARTINE écrivait un jour: « Les souvenirs sont comme la braise du foyer, qui tient la cendre chaude; dès qu'on la remue, elle se rallume. »

Il y a déjà cinq ans que je me suis retiré des Syndicats, cependant je n'ai jamais pu éteindre la braise qui couvait sous la cendre chaude, au fond de mon cœur, et les paroles que m'adressait M. l'abbé Boileau, il y a un mois, ont eu pour effet de soulever cette braise et de rallumer le feu de mon enthousiasme passé.

Le sujet que j'ai à traiter devant vous mériterait d'être développé par un expert en la matière; mais ce que vous allez perdre en science et en éloquence, je vais essayer de vous le donner dans une mesure moindre, il est vrai, en me servant de l'expérience acquise depuis vingt-huit ans que je travaille pour gagner ma vie.

« Chassez le naturel, il revient au galop », a dit un jour La Fontaine. Mon style se ressent donc de mes vingt-cinq années de plombier: il est de plomb. Je ne crois pas que vous m'en fassiez un reproche.

\* \* \*

Messieurs, ce ne sont pas des conseils que je viens vous donner, ni une ligne de conduite que je veux vous tracer. Je n'ai aucune autorité pour cela. J'ai seule-

---

1. Conférence donnée par M. L.-G. HOGUE, à la Journée sociale des Syndicats catholiques et nationaux, le 22 avril 1928, à la Villa Saint-Martin.

ment consenti, à la demande de M. l'abbé Boileau, à vous dire ma pensée au sujet de ce que doivent être des chefs, travaillant à l'organisation de syndicats d'ouvriers.

Je me suis basé, pour développer ma pensée, sur ce paragraphe de l'encyclique *Rerum novarum*: « Mais il est évident qu'il faut viser avant tout à l'objet principal, qui est le perfectionnement moral et religieux. C'est surtout cette fin qui doit régler toute l'économie sociale. Autrement, ces sociétés dégénéreraient bien vite et tomberaient, ou peu s'en faut, au rang des sociétés où la religion ne tient aucune place. Aussi bien, que servirait à l'ouvrier d'avoir trouvé au sein de la corporation l'abondance matérielle, si la disette d'aliments spirituels mettait en péril le salut de son âme ? »

Vous ne serez donc pas étonnés, Messieurs, si, au cours de cet entretien, je vous parle de religion.

\* \* \*

Avant de rechercher les qualités nécessaires à des chefs et l'esprit qui doit les guider dans la lutte pour la formation et la conservation des Syndicats catholiques et nationaux, nous allons essayer de passer en revue l'armée, non pas de nos ennemis, ni même de nos adversaires, mais de ceux qui, dans la poursuite de leurs intérêts, oublient les nôtres quelquefois.

Quoique M. l'abbé Boileau ait écrit un jour que les Syndicats ne sont pas une machine de guerre, il faut bien avouer qu'il y a lutte, où les divers intérêts matériels, patriotiques et religieux souvent s'entrechoquent, lutte pacifique, si vous voulez, mais lutte quand même, à laquelle les Syndicats doivent prendre part, tout en basant leur action sur la justice et la charité.

Notre champ d'action, Messieurs, est des plus vastes. Nous pouvons déployer à notre aise nos activités en face des nombreuses sociétés qui nous affrontent, qui nous

suivent ou qui nous entourent et qui travaillent sans relâche à la poursuite de leur but respectif.

Comptez, si vous le pouvez, le nombre des associations qui s'occupent de protéger le commerce, par exemple: associations des marchands de gros, des marchands de détail, dans le fer, dans l'épicerie, dans la boucherie, dans le charbon, dans le vêtement, dans la chaussure, etc., etc.

Les manufacturiers savent s'unir et savent aussi faire de nombreux pèlerinages à Ottawa pour obtenir des grâces de la part des dieux qui nous gouvernent, quelques fois à notre détriment.

On retrouve un grand nombre de ces sociétaires dans les *Board of Trade*, Chambres de Commerce, afin de donner plus de poids à leurs demandes.

Les propriétaires de journaux rouges, bleus et même jaunes, malgré leurs polémiques parfois acerbes, trouvent le moyen de fraterniser pour réclamer des faveurs, afin de mieux nous enrichir de leur littérature.

Les hommes de profession, avocats, jeunes avocats, notaires, jeunes notaires, médecins, etc., sont très puissants auprès des législateurs, grâce à leurs fortes associations.

N'allons pas oublier les *trusts*, compagnies d'une puissance formidable, qui n'admettent dans leur sein que des hommes de première valeur par leur argent, leur talent ou leur influence. Dire qu'ils ne réussissent pas auprès des pouvoirs publics serait un mensonge et je ne voudrais pas me rendre coupable de ce péché.

Ce sont des mastodontes, comme les a si bien dénommés M. Jules Derome dans sa conférence du 31 mars dernier. A sa suite, permettez-moi d'en énumérer quelques-uns: *Montreal Light Heat & Power Consolidated*, la *Shawinigan Water & Power Co.*, la *Water Corporation of Canada*, la *Quebec Power Company*, dans le domaine de l'exploitation des ressources hydrauliques; les banques

de Montréal, du Commerce et Royale, qui ont englobé sept, six ou cinq banques respectivement; toutes les diverses compagnies de pulpe; la *Northern Bakeries*, dans la boulangerie; la *Canadian Packers Ltd.*, dans l'industrie alimentaire; les épiceries *Dominion Stores*, *Atlantic and Pacific*, *Pigly-Wigly*, etc., etc., sans oublier la *Montreal Tramways*, la *Canada Cement*.

Si toutes ces agglomérations de la finance font du tort au petit commerce, la plupart des ouvriers n'y trouvent pas toujours leurs avantages et le budget de la famille est trop souvent affecté par les exigences de certaines compagnies. Tant qu'une certaine concurrence existe entre elles, passe encore; mais le jour où la concurrence disparaît en même temps que disparaît la petite industrie ou le petit commerce, qui, tour à tour, vont s'engloutir dans la gueule d'un monstre quelconque; ce jour-là, il est fort à craindre que nous ne soyons nous-mêmes dévorés, ou plutôt que nos petits salaires ne soient dévorés.

De ce régime économique moderne, Léon XIII parle ainsi: « Le dernier siècle a détruit, sans rien leur substituer, les corporations anciennes, qui étaient pour les ouvriers, une protection. Tout principe et tout sentiment religieux ont disparu des lois et des institutions publiques, et ainsi, peu à peu, les travailleurs isolés et sans défense se sont vus, avec le temps, livrés à la merci de maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée. Une usure dévorante est venue encore ajouter au mal. Condamnée à plusieurs reprises par le jugement de l'Église, elle n'a cessé d'être pratiquée sous une autre forme par des hommes avides de gain, et d'une insatiable cupidité. A tout cela, il faut ajouter la concentration, entre les mains de quelques-uns, de l'industrie et du commerce devenus le partage d'un petit nombre

de riches et d'opulents, qui imposent ainsi un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires. » (*Rerum novarum.*)

Joignez à cela le socialisme, ou mieux, le bolchévisme, beaucoup plus agissant au Canada qu'on n'est porté à le croire. Pour nous convaincre de sa propagande, écoutons les paroles que M. le sénateur C.-P. Beaubien vient de prononcer à la Chambre Haute: « Dans les écoles et les universités, on prêche la doctrine de la révolution, du meurtre et du vol; la propagande communiste s'étend de Sydney à Victoria, avec quartiers généraux à Toronto, mais avec filiales plus puissantes dans l'Ouest; quarante écoles communistes avec deux mille élèves au Canada; on crée des temples du travail pour réunir les communistes et on y entraîne les immigrants pour les contaminer. » (*Le Devoir*, 28 mars 1928.)

En outre, l'américanisme pénètre chez nous par tous les points de nos frontières ouvertes; il s'empare de nos industries, de notre commerce; les jeux, les théâtres, le cinéma, le radio sont déjà américanisés; la littérature américaine foisonne au Canada; un grand nombre d'ouvriers, non contents de se faire américaniser, envoient leur argent à pleins sacs aux États-Unis; c'est à New-York que nos divers gouvernements vont emprunter l'argent dont ils ont besoin.

C'est devant la poussée du socialisme et de l'américanisme que nos traditions reculent et disparaissent peu à peu. Qu'il est pénible de les voir partir les unes après les autres, ces chères traditions nationales, et combien est louable l'effort de ceux qui cherchent à les retenir en les faisant revivre sous nos yeux ou en nous les rappelant par des discours ou des écrits.

Toutes ces sociétés, toutes ces organisations, toutes ces compagnies, tous ces propagandistes d'idées nouvelles, ont à leur disposition un arsenal complet de muni-

tions et de moyens d'action de première qualité. Ce sont, pour la plupart, des hommes expérimentés, audacieux, persévérants, qui les dirigent; le nerf de la guerre, l'argent, abonde dans leurs coffres. Ils possèdent une équipe d'agents, d'orateurs, de conférenciers et de tireurs de ficelles de valeur. Ils connaissent le tour d'avoir des journaux de leur côté, sans presque jamais les posséder. Ont-ils une campagne à entreprendre, tout ce mécanisme se met en branle et ils finissent tôt ou tard par obtenir ce qu'ils désirent.

\* \* \*

Voilà, Messieurs, la situation. Voilà le splendide champ d'action dont je vous parlais, il y a un instant, et où vous êtes appelés à travailler. Et que sommes-nous, Messieurs, nous, ouvriers, en face de tant d'adversaires, en face de cette situation? Pauvres, ignorants, imprévoyants, insouciant, sans conviction, presque des vaincus d'avance... Non, Messieurs, ce serait lâche de notre part de s'avouer vaincus avant d'avoir combattu.

Le Pape Léon XIII nous dit bien que la douleur et la souffrance sont l'apanage de l'humanité et que les hommes auront beau tout essayer, tout tenter pour les bannir, ils n'y réussiront jamais. Mais il conseille aussi aux ouvriers de s'unir pour mieux travailler à l'amélioration de leur condition.

Alors, Messieurs, tant qu'il y aura des ouvriers de bonne volonté, prêts à laisser leur égoïsme de côté, pour aider leurs frères à se délivrer de la misère et des maux dont ils sont accablés; tant qu'il y aura des hommes, qui, comprenant leur titre de chrétiens, de Canadiens français et d'ouvriers, seront disposés à faire des sacrifices de temps, de plaisirs et même d'argent pour mieux se dévouer à l'œuvre des Syndicats catholiques et nationaux, nous ne serons pas des vaincus.

Nous devons donc nous consacrer résolument à la piété, à l'étude, à l'action, si nous voulons, un jour, posséder les qualités indispensables à des chefs catholiques, en tête d'une organisation ouvrière catholique. C'est par ce moyen seulement que nous acquerrons l'esprit véritable des Syndicats catholiques et nationaux.

## I

Un mot d'abord sur la piété.

Nous connaissons bien la nécessité de la piété, mais savons-nous lui donner une base solide et la pousser jusqu'à ses conséquences? La piété suppose la soumission de l'esprit aux directions de l'Église. Or, qui peut se glorifier de ne jamais discuter les lignes de conduite tracées par nos évêques? Ils donnent des conseils, des avis, basés sur la religion, après avoir prié, demandé les lumières du Saint-Esprit. Ils possèdent la science des âmes et des choses et nous, bien souvent, sachant juste lire et écrire, nous osons contredire leurs opinions. « Qu'est-ce qu'il connaît là-dedans, lui? Il n'a jamais travaillé! Qu'est-ce qu'il connaît dans les affaires de salaires? » Ce sont des phrases que nous entendons, à tout propos, dans les usines, sur les chantiers de construction. Cependant des politiciens, pendant les élections, nous conteront les plus grands mensonges, en nous attribuant toutes les qualités, bien entendu; non seulement nous les croyons, mais nous les applaudissons à tour de bras. Dans l'encyclique *Rerum novarum*, Léon XIII conseille aux ouvriers « de fuir les hommes pervers qui, dans des discours mensongers, leur suggèrent des espérances exagérées et leur font de grandes promesses, qui n'aboutissent qu'à de stériles regrets et à la ruine des fortunes ». Léon XIII, l'homme le plus savant de son temps, n'a presque pas été entendu. Mais n'avons-nous pas souvent ajouté foi aux paroles des beaux farceurs?

Le clergé, en général, se prononce contre le cinéma immoral et pour la sanctification du dimanche. Là, encore, nous avons, en grand nombre, d'amères reproches à nous faire. Les Juifs, propriétaires de la plupart des théâtres de vues, ont-ils plus raison que nos évêques? Nous, Messieurs, comme chefs des Syndicats catholiques, il est de notre devoir de seconder l'action du clergé; s'il nous faut faire un acte d'humilité pour cela en abandonnant notre opinion personnelle, faisons-le et donnons l'exemple.

L'amour propre est un autre genre d'orgueil qui fait bien des victimes parmi nous. N'est-ce pas l'amour propre qui nous ferme la bouche quand nous pourrions facilement faire taire certains calomnieux ou certains démagogues?

Nous serions portés à faire quelquefois de petits actes de dévotion, mais l'amour propre nous arrête et nous reculons. Un jour, un homme bâti en géant, qui faisait la loi à tout le monde, qui ne craignait personne, s'avisait, pendant une retraite, sur le conseil du prédicateur, de faire un chemin de croix; rendu à la sixième station, le prédicateur, qui se tenait en arrière de l'église, l'apercevant tout rouge et tout en sueur, lui demanda s'il ne serait pas malade; mais le géant de répondre: « Ah! non, mais c'est gênant en m...! »

Messieurs, si tous les ouvriers qui n'entrent pas dans les Syndicats, empêchés par l'amour propre, vous arrivaient, je vous assure, que vous auriez de la besogne et que vous augmenteriez considérablement vos effectifs.

Que de talents, de beaux dévouements perdus, que d'ouvriers intelligents, possédant une certaine instruction, capables de devenir des chefs, restent enfermés dans les prisons de l'amour propre!

Passons rapidement sur nos autres défauts, tels que paresse, malhonnêteté, blasphème, ivrognerie, etc.

Mentionnons, au passage, la paresse intellectuelle, si commune chez les ouvriers et qui les détourne des lectures, des études qui leur seraient si utiles pour se perfectionner dans leur profession. Nous parlerons plus longuement tout à l'heure de ce défaut, mais disons tout de suite que si le jeune ouvrier, au sortir de l'école, continuait à s'instruire au lieu de ne songer qu'à s'amuser; s'il prenait, le soir, des leçons de calcul, de dessin, d'anglais, il pourrait arriver à obtenir un salaire plus élevé, un sort plus enviable. Parce qu'il ne cherche que le cinéma, la danse ou la boxe, ou pire encore, il se condamne pour toujours à la médiocrité. De même l'ouvrier déjà établi pourrait lire autre chose que les faits divers et les nouvelles de la rue; il s'instruirait ainsi et pourrait mieux juger les affaires publiques et les choses de sa profession. Ce serait un excellent moyen d'échapper à bien des vices et des misères.

Au sujet de l'honnêteté, quoique, Dieu merci, la grande majorité des travailleurs soit encore foncièrement honnête, le vol fait pourtant des ravages épouvantables dans la classe ouvrière; conséquence, sans doute, de la mauvaise conduite d'un grand nombre d'hommes d'affaires ou de politiciens sans conscience, qui nous donnent le mauvais exemple au lieu de nous enseigner la justice.

J'ai entendu bien des fois, et vous comme moi, j'en suis sûr, alors que l'on s'entretenait sur la malhonnêteté de certains individus haut placés, cette parole prononcée avec conviction: « Il fait bien; qu'il en profite! Si j'étais à sa place, j'en ferais autant; si on ne vole pas aujourd'hui, quand on en a la chance, on se fait voler et l'on risque de passer pour voleur. » Ce mot peint une situation.

Ne nous laissons pas de combattre deux vices malheureusement fort répandus: le blasphème et l'ivrognerie.

Comme président d'une conférence de la Saint-Vincent de Paul, j'ai l'occasion de constater les conséquences de l'ivrognerie. Que j'en ai vu de familles désorganisées, d'épouses éplorées, autrefois honnêtes, laborieuses, économes, qui ont tout perdu au contact d'un homme adonné à ce vice. Elles se sont découragées. Jamais d'argent, pas de pain, pas de chauffage ni d'habit; des enfants malades, vivant dans un taudis, au sein de la misère la plus noire. Malgré toute notre bonne volonté, on se sent impuissant à remédier à un tel état de choses.

Appartenir à la Saint-Vincent de Paul, c'est de la piété, c'est même de l'étude et de l'action. Notre place est là. Nous y acquerrons une expérience que nous ne pouvons trouver nulle part ailleurs; une expérience qui fait réfléchir et qui fait apprécier les largesses de la divine Providence à notre égard.

Arrêtons là, Messieurs, notre énumération.

Je ne voudrais pas que vous soyez sous l'impression que nous sommes pires que les autres, que la classe ouvrière est plus méchante que les autres classes de la société. Non, Messieurs, mais nous pouvons nous perfectionner et c'est notre devoir de le faire.

\* \* \*

Comment acquerrons-nous un véritable sens social et chrétien, si ce n'est par une dévotion sincère? Saint François de Sales, au commencement de son livre, *Introduction à la vie dévote*, dit que « la dévotion est convenable à toutes sortes de vocation et profession. Dieu commanda en la création aux plantes de porter leurs fruits, chacune selon son genre; ainsi commande-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Église, qu'ils produisent des fruits de dévotion, un chacun selon

sa qualité et vocation. La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la veuve, par la fille, par la mariée, et non seulement cela, mais il faut accommoder la pratique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier. C'est une erreur, ajoute-t-il, ainsi qu'une hérésie de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés ».

Or, Messieurs, comme les Syndicats catholiques et nationaux, qui sans être une archiconfrérie, ni une congrégation, ont pour mission de travailler au relèvement ou au maintien moral de ses membres, il est de notre devoir de nous livrer aux exercices de piété, qui nous sont propres si nous voulons être fidèles à notre vocation de chefs des Syndicats catholiques et nationaux.

Quand on parle de piété ou de dévotion, il y en a qui peuvent prendre la clef des champs, d'autres qui haussent les épaules en souriant, tandis que d'autres trouvent la chose toute naturelle.

Cherchons, si vous le voulez, quels sont les exercices de piété qui nous sont propres, à nous, ouvriers.

Saint François de Sales dit que « la vraie et vivante dévotion n'est autre chose qu'un vrai amour de Dieu, et comme il appartient à cette charité de nous faire généralement et universellement pratiquer tous les commandements de Dieu, il appartient aussi à la dévotion de les nous faire faire promptement et diligemment ».

La piété consiste donc à faire la volonté de Dieu. Par le fait même, nous vivons en chrétiens, nous penserons en chrétiens, nous nous conduirons en chrétiens dans les petites choses comme dans les grandes. En un mot, nous posséderons l'esprit chrétien.

Imbu de cet esprit, vivant notre foi, il nous sera aussi facile de prêcher par l'exemple que par la parole et on

nous écoutera d'autant plus attentivement que notre conduite sera irréprochable.

Messieurs, si nous savons nous élever au-dessus des passions de la terre, par nos exercices de piété et nos bonnes œuvres, nous pourrons travailler facilement à tout ce que les ouvriers attendent de nous et faire la guerre aux mauvais sentiments, chez ceux de nos frères qui en sont affligés.

Plusieurs d'entre nous croiront peut-être que j'exagère le rôle de la piété. Écoutez-moi. Lors de la grande guerre, je me rappelle avoir vu dans une revue anglaise le général Foch à genoux sur un prie-Dieu, au moment où il venait de déclancher une de ses terribles et dernières offensives, avec cette inscription dans le bas de la gravure: *Foch wins the war.*

Il y a des généraux qui ont gagné des batailles à cheval, en tête de leurs troupes, se battant comme le dernier des soldats; Foch, lui, a remporté la victoire dans la guerre la plus épouvantable dont l'histoire fasse mention, à genoux, penché sur un prie-Dieu.

Le général de Sonis, au milieu de ses multiples combats, tant en Afrique qu'en Italie et en France, trouvait le moyen de réciter de longues oraisons tous les jours et de communier tous les matins, faisant son action de grâces, très souvent, sur son cheval.

Et Nungesser, l'as des as, qui émerveilla le monde par ses prouesses, allait chercher, dit-on, sa force et son courage dans la communion fréquente.

Le bienheureux P. Pierre-Julien Eymard souhaitait d'embraser le monde d'un cercle de feu eucharistique. Contribuons à allumer cet incendie en nourrissant notre cœur du Pain eucharistique et c'est alors, Messieurs, que nous serons de véritables chefs, que nous aurons la force et le courage de nous consacrer à l'œuvre des Syndicats catholiques et nationaux. C'est aussi dans la communion

fréquente, même quotidienne, que nous puiserons les grâces de persévérance, si nécessaires à l'édification d'une œuvre comme la nôtre. La piété nous est indispensable, c'est elle qui nous mettra au cœur cette conviction qu'en travaillant pour les Syndicats, nous travaillons pour la plus grande gloire de Dieu, pour le bonheur de notre patrie et pour le relèvement moral et matériel de nos frères.

Ayant dans l'âme et dans le cœur cette conviction, nous ne serons pas de ces catholiques, hélas! trop nombreux, qui ne sont catholiques qu'à l'église et qui, en dehors, par leurs paroles et souvent par leurs actes, se conduisent comme des athées.

Armés de cette piété, nous pourrons nous dépenser pour le maintien de l'ordre chrétien, la défense de la famille et du foyer, le respect du juste et du droit; c'est ce que les protestants ont le droit d'attendre de nous, si nous possédons la vérité, comme le faisait remarquer récemment M. l'abbé Groulx, au Monument National.

N'essayons pas, Messieurs, de nous constituer les champions de l'ordre et de la justice, si nous négligeons ce moyen, qui a fait ses preuves depuis deux mille ans. Sans la piété, nous bâtirons sur le sable mouvant; nous aurons beau suer, nous dévouer, nos efforts seront vains, vains comme le sont ceux de tous ces organisateurs et de ces chefs qui ne parviennent qu'à rendre l'ouvrier plus malheureux, en irritant ses appétits et en créant chez lui des ambitions malsaines et insatiables.

Quand l'autorité ecclésiastique, alarmée des ravages que causaient au sein de la classe ouvrière les associations neutres, résolut de grouper les ouvriers dans des syndicats, elle voulut que ces mêmes syndicats fussent catholiques et qu'ils fussent appuyés sur le roc solide de la piété. Et, c'est grâce à cette piété que les premiers propagandistes de l'idée syndicale catholique ont persévéré dans une lutte dont le succès paraissait impossible.

Ils étaient bien peu nombreux, les ouvriers de la première heure, pauvres en science et en expérience; mais M. l'abbé Edmour Hébert, alors directeur des œuvres sociales de Montréal, commença par les faire agenouiller et les instruire, avant de les envoyer prêcher le nouvel évangile. Je ne vous raconterai pas l'histoire des Syndicats catholiques, mais si vous aviez vu ces premiers ouvriers à l'œuvre, jamais vous n'auriez pu espérer le moindre succès avant vingt-cinq ans. Ils s'avouaient eux-mêmes, entre eux, leur insuffisance. J'en appelle au témoignage de ceux qui, parmi nous, ont assisté à la naissance des Syndicats.

Aussi, quand on est témoin de ce qui se passe aujourd'hui, surtout quand on examine la route parcourue, on reste étonné de constater le progrès accompli en si peu d'années. Pour le même espace de temps, nous n'avons pas à craindre la comparaison avec n'importe laquelle des associations qui s'occupent des ouvriers. Nous l'emportons à tous les points de vue: argent, prestige, influence et science.

A présent que nous sommes plus nombreux au travail, faisons comme les pionniers de l'œuvre des Syndicats: agenouillons-nous et instruisons-nous, et nous édifierons des Syndicats capables de résister à tous les assauts et de rendre aux ouvriers les plus grands services.

## II

J'ai dit que l'étude nous était indispensable et je n'ai pas à insister sur ce point, puisque, autant que moi, vous en comprenez l'importance.

Tout le monde cherche à se renseigner aujourd'hui, on étudie tout: mécanique, langues étrangères, questions politiques, économiques, sociales et religieuses; on veut arracher à la science tous ses secrets. Le désir de l'ins-

truction engendre, même chez nous, un problème nouveau: les collèges classiques débordent d'élèves et sont insuffisants; les universités sont forcées de s'agrandir; les gouvernements, non contents d'accorder des subsides, construisent des écoles et ne parviennent pas encore à satisfaire le public.

Faut-il donc que nous restions en arrière dans cette course à l'étude? L'intelligence fait-elle défaut chez l'ouvrier? Assurément, non. Serait-ce la paresse? Peut-être. Paresse intellectuelle bien entendu.

On dit quelquefois: « J'étudierais bien, j'aimerais à faire comme les autres, mais je n'ai pas de talent... » Ce n'est pas toujours vrai. Souvenez-vous de la parabole de l'Évangile sur les talents. Faites fructifier ceux que la Providence vous a donnés.

On invoque très souvent la fatigue et le besoin d'un peu de repos, après une journée d'un dur labeur, pour se dispenser de l'étude. Je comprends d'autant plus cette raison que j'ai dû la combattre moi-même.

M. Gérard Tremblay, notre président actuel, ne s'est pas trompé quand, dans un article sur les cercles d'étude, il écrivait ces mots: « Admettons que la lassitude du travailleur qui a fourni l'effort de ses bras toute une journée, peut parfois l'empêcher d'assister à toutes les séances d'étude du cercle. Mais comment peut-on prétendre qu'on ne trouvera pas deux soirs dans un mois, où l'on peut venir puiser quelques connaissances sociales? L'étude est un dérivatif au travail manuel comme le travail manuel devient un délassement pour le travailleur intellectuel. Qu'y a-t-il de plus reposant que de s'assembler tranquillement avec un groupe d'amis pour étudier en commun les questions ouvrières et sociales. »

Le soir, après s'être lavé, après avoir soupé, existe-t-il un repos plus reconfortant que celui d'allumer sa pipe, de s'étendre dans une chaise confortable, de lire un bon

journal ou un bon livre? J'insiste sur l'adjectif *bon*, car un grand nombre d'ouvriers se reposent de cette manière, mais avec un journal jaune ou un livre de quelque bibliothèque à dix sous dans la main.

C'est vrai, me direz-vous, mais à quoi cela me sert-il de lire? je ne retiens rien, je n'ai plus de mémoire. Allons donc! Nous nous faisons illusion. Que notre mémoire d'autrefois, celle qui consiste à nous rappeler des choses cent fois vues et revues et cent fois répétées, se soit émoussée quelque peu, je le comprends; mais nous avons, comme tout le monde d'ailleurs, la mémoire intellectuelle qui absorbe, pour ne plus jamais l'oublier, ce que notre intelligence a compris. Nous retenons bien tout ce qui se passe dans le monde du *hockey*, de la boxe, du théâtre, des courses, etc. Il n'est pas plus difficile de se souvenir de ce que nous apprendrons tranquillement par l'étude. Je ne vois pas de raisons qui puissent nous empêcher de nous livrer à l'étude.

Notre programme d'étude est chargé. L'ouvrier instruit doit être au courant des questions religieuses, ouvrières, politiques et nationales. Nous ne sommes pas, nous, ouvriers canadiens-français, moins intelligents que ceux des autres races. M. l'abbé Boileau a constaté, lors de son voyage en Europe, qu'il y a là des ouvriers assez instruits pour discuter toutes les questions devant qui que ce soit, tels que MM. Serrarens en Hollande, Tessier, en France, Carels en Belgique, Setener en Suisse et que d'autres; pourquoi ne pourrions-nous pas en faire autant? Je n'ai jamais cru, pour ma part, à l'infériorité des Canadiens français. Mais on ne donne que ce que l'on a. Si donc nous voulons travailler efficacement au bien des ouvriers, nous devons nous enrichir au point de vue intellectuel et c'est par l'étude que nous acquerrons cette richesse.

J'ai dit que nous devons être au courant des questions religieuses. Ce que nous voulons, ont écrit les fondateurs des cercles d'étude, c'est que les ouvriers syndiqués tiennent compte, dans leurs décisions, de la doctrine catholique sur le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le permis et le défendu; ce que nous préconisons, c'est qu'ils admettent ne pouvoir mettre de côté la morale et la conscience; c'est qu'ils professent, au contraire, qu'elles doivent leur servir de règle dans toutes leurs délibérations.

Nous estimons, de plus, que l'Église étant la gardienne autorisée des lois morales et le guide officiel de nos consciences, a le droit, afin de pouvoir exercer son rôle, d'être représentée dans les unions ouvrières. Celles-ci devraient avoir un chapelain et le munir des pouvoirs nécessaires à l'exercice de ses fonctions.

Il nous faut donc apprendre cette doctrine catholique, qui doit nous guider dans nos décisions.

De plus, Messieurs, l'Église catholique, dans le sein de laquelle nous sommes nés et où nous espérons mourir, a besoin de défenseurs contre ses persécuteurs et ses calomniateurs. C'est dans l'étude de l'apologétique que nous puiserons les armes pour réfuter toutes les objections que l'on invente contre elle.

Consacrons-nous donc à approfondir la doctrine de l'Église catholique et les vérités qu'elle enseigne, si nous désirons aider à résoudre les grands problèmes sociaux à la lumière de l'Évangile.

Permettez-moi d'énumérer maintenant ce que nous sommes appelés à savoir pour mieux aider aux ouvriers dans les questions économiques.

M. l'abbé Boileau mentionnait, dans sa conférence du 19 avril 1925, diverses œuvres de secours qu'il voulait voir surgir autour des Syndicats pour remplacer avantageusement le relèvement éternel des salaires:

caisses populaires, bourses du travail, bureaux de secours et de renseignements, ligues d'acheteurs, assurances, coopératives de consommation, l'œuvre des habitations ouvrières, etc. Autant de choses qu'il nous faut connaître, si nous voulons y collaborer.

Familiarisons-nous aussi avec la législation ouvrière. Lois sur la durée du travail, sur les accidents, sur les pensions de vieillesse, sur l'observance du dimanche, sur la protection de la famille, l'hygiène des travailleurs, le travail des femmes et des enfants, immigration et émigration. Mettons-nous au courant du fonctionnement des anciennes corporations ouvrières d'avant la Révolution française et de toutes les unions de travailleurs actuelles. Scrutons jusque dans les détails les principes du bolchévisme, du communisme et du socialisme, et efforçons-nous de trouver comment ils sont en opposition avec les aspirations, les coutumes et les traditions des Canadiens français.

Puisque nos Syndicats sont nationaux, intéressons-nous aux questions nationales, dans un esprit vraiment patriotique, pour que les ouvriers, éclairés par nous, puissent se servir de leur droit de vote en connaissance de cause.

Nous trouverons, dans l'histoire de notre pays, des leçons de patriotisme et d'abnégation fort utiles à des hommes qui veulent se consacrer au bien des autres.

Pour réfuter les théories des socialistes, par exemple, la vie de nos ancêtres nous fournira des arguments d'une valeur sans pareille.

Ils ont conquis la liberté dans des luttes héroïques, tant à la tribune que sur les champs de bataille; ils ont réalisé l'égalité parfaite dans la souffrance comme dans la joie; ils ont pratiqué la fraternité dans la charité chrétienne. A ce propos, permettez-moi de vous redire un fait, plusieurs fois raconté.

Il y a vingt ans passés, je travaillais dans un village de campagne, pas très éloigné de Montréal. Un dimanche, le vieux curé monte en chaire et, tout ému, commence ses annonces par ces mots: « Mes frères, il y a un pauvre dans la paroisse, une famille dont le père est malade et qui souffre de la faim; il y a trente ans que je suis parmi vous et c'est la première fois qu'une femme et des enfants pleurent parce que le pain leur manque. N'oubliez pas de leur porter secours. » Ces paroles suffirent: la misère s'éloigna de ce foyer pour n'y plus revenir.

Tel fut le socialisme pratiqué par nos aïeux. Socialisme fait de charité et d'amour du prochain.

On organisait des corvées pour aider un voisin à bâtir sa maison, des épluchettes pour venir à son secours dans un surcroît de travail, des bis pour que sa tâche fût terminée à temps. On faisait toutes ces choses en s'amusant et en plaisantant. C'était le bon temps.

Je crois vous avoir tracé, en peu de mots, le sujet de nos études. Il est très compliqué, me direz-vous, et jamais nous ne parviendrons, malgré toute notre bonne volonté, à nous mettre tout cela dans la tête. C'est vrai, mais comme nous sommes plusieurs, chacun approfondira les sujets pour lesquels il aura le plus d'aptitude, et tous réunis nous formerons une avant-garde aux Syndicats, apte à l'attaque comme à la défense.

Mais on ne s'effrayerait pas tant, peut-être, si l'on savait combien l'on acquiert de connaissances en se livrant à la lecture, en fréquentant des cercles d'études, en préparant de petits travaux, en allant écouter des conférences. J'ai connu des ouvriers, sans grande instruction, qui ont commencé par amorcer des causeries avec juste de quoi remplir une page et qui, aujourd'hui, se tirent d'affaire passablement bien.

Ah! si l'on pouvait, un jour, goûter les joies de l'homme d'étude, comme nous chercherions, nous aussi, à nous

instruire. Je comprends que la science est souvent une cause de souffrance devant les iniquités de la terre et la perversion humaine; n'empêche que les savants sont admis à une table chargée de mets délicieux où il nous est interdit de nous asseoir, à nous, pauvres ignorants. Regardons cet homme retiré dans une chambre en désordre, courbé sur un pupitre poussiéreux, entouré de bouquins de différents âges et de différentes dimensions, lisant et relisant sans repos, presque sans arrêts, le jour, la nuit, oubliant même très souvent de prendre sa nourriture, comme il semble mener une vie misérable! Et cependant qu'on aille lui offrir l'argent par millions, avec tous les plaisirs qu'il peut procurer pour le sortir de son misérable bureau, il refusera, parce que le savant ne croit pas qu'il puisse y avoir sur terre un plus grand bonheur que celui de s'instruire continuellement.

Je ne vous inviterai pas à faire comme cet homme, mais je crois vous en avoir assez dit sur ce sujet, pour que, avec de la patience, doucement, au jour le jour, vous développiez en vous le goût de l'étude.

\* \* \*

Messieurs, quand nous posséderons assez de connaissances sociales, religieuses et patriotiques pour en faire profiter nos frères; quand notre esprit et notre intelligence se seront nourris de choses sérieuses, au lieu de toutes les balivernes des journaux jaunes; quand, éclairés par notre science, nous connaissons et surtout nous comprendrons l'âpreté de la lutte qui se livre autour de l'ouvrier catholique; quand notre âme se sera habituée à se baigner dans les eaux salutaires de la piété; quand, fortifiés par le tonique de la grâce divine, nous croirons être prêts pour le travail; quand nous serons convaincus que les principes chrétiens qui sont à la base des Syndicats

catholiques et nationaux ne sont pas et ne peuvent pas être ceux des associations neutres, oh! alors, pas besoin de discours enflammés, pas besoin d'encouragement pour nous commander l'action; nous serons tellement persuadés de sa nécessité que nous n'aurons qu'un seul désir, nous consacrer à l'œuvre des Syndicats catholiques et nationaux.

Oui, Messieurs, nous serons prêts pour le combat parce que dans notre intérieur, nous posséderons ce feu qui donne du zèle et du courage, parce que nous serons imprégnés du véritable sens catholique qui nous fera distinguer la vérité d'avec l'erreur, la justice d'avec l'injustice.

Si personne n'aura à nous pousser pour nous faire agir, personne non plus ne pourra nous arrêter et rien, ni injustice, ni ingratitude, ni scandales retentissants, ni défections douloureuses, ni même la ruine des Syndicats eux-mêmes ne sera capable de nous faire renier nos principes, parce qu'en travaillant pour acquérir ces principes par la piété et par l'étude, nous nous serons formé une mentalité nécessairement tournée vers le bien et assez forte, avec la grâce de Dieu, pour résister également aux tentations de l'argent et des honneurs, ces deux aimants qui font succomber tant de volontés bien disposées.

### III

Il me reste à aborder le dernier point de cet entretien, à vous parler de l'action. Inutile de posséder la science et les principes, si on se contente de les couvrir éternellement sans jamais les faire éclore au grand jour, si on se renferme dans un égoïsme honteux.

L'action, Messieurs, est aussi importante, vous le savez, que le savoir et la piété pour la réussite d'une œuvre comme la nôtre. Mais pourquoi, permettez-moi

de vous faire cette remarque, pourquoi la faire passer en dernier lieu ? Autant vaut demander pourquoi avant d'ériger un édifice, on apprend son métier. Notre dévouement et notre travail seront d'autant plus efficaces que nous nous serons mieux préparés par les moyens que je vous ai suggérés.

Messieurs, vous avez déjà visité une manufacture, où un grand nombre de machines de toute sorte sont mises en mouvement par des centaines de courroies qui s'entrecroisent, reliées à un arbre de couche, mis en mouvement lui-même par un moteur bien petit si on le compare à tout ce qu'il remue et fait produire. Eh ! bien, Messieurs, ce moteur, aussi bien construit qu'on pourrait le désirer, serait absolument inutile si un petit jet de vapeur ne venait pas, en s'introduisant dans le piston, lui donner la force nécessaire à ses fonctions.

Messieurs, nous aurons beau avoir de la santé, être remplis de bonnes intentions et de bonne volonté, nous ne serons qu'un moteur inerte et improductif, si nous ne faisons pas pénétrer dans notre cœur pour le faire battre toujours de plus en plus fort, cette chaleur qu'on appelle l'enthousiasme, véritable vapeur fabriquée par le savoir, sous le feu de la piété et de la charité.

J'ai essayé, au commencement de cette causerie, de vous dépeindre, aussi brièvement que possible, le champ de bataille où nous serons appelés à livrer maints combats ; vous comprenez comme moi que, si nous voulons être victorieux, il va aussi nous falloir apprendre la manie-ment de l'arme terrible, la science, que nous posséderons.

Nous aurons à plaider la cause des ouvriers, à nous faire les champions de leurs véritables intérêts par la parole, dans des discours, des conférences, devant le public ; par la plume, en écrivant dans les revues, dans les journaux, afin de mieux atteindre tout le monde.

Si nous sommes délégués auprès des patrons, des ministres, des gouvernements, nous ne craignons pas d'exposer nos projets, même s'ils viennent en contradiction avec ceux des hommes au pouvoir; nous leur ferons voir des situations pénibles, des malaises que, bien souvent, ils ne connaissent pas; à notre aise, nous leur indiquerons les remèdes à apporter pour le plus grand bien des ouvriers.

Parfois il faudra que l'action soit générale, que, sous une poussée commune de tous les Syndicats, les chefs ou le Conseil central mettent tout l'organisme en mouvement, que ce soit pour déclencher une offensive, ou pour appuyer une idée, un projet de loi, ou encore pour mieux les combattre, si c'est nécessaire.

Il nous faudra apporter notre concours, et un concours généreux, dans l'organisation générale: fondation de nouveaux syndicats, encouragement à donner aux anciens, aide aux caisses d'économie, etc., etc.

Nous prêcherons par l'exemple en vivant en bons chrétiens et en bons syndicalistes. L'assiduité aux réunions de nos Syndicats respectifs et un dévouement sans bornes pour leur succès auront beaucoup d'influence auprès de nos confrères.

Un chef, ou des chefs, si vous voulez, qui veulent réussir et mener à bien leur entreprise, doivent être persévérants.

Oui, persévérant! Voilà une qualité qui fait défaut chez un grand nombre. Nous partons vite, tout feu et tout flamme, pleins d'enthousiasme; mais devant les difficultés, devant les contrariétés, devant les épreuves, le découragement nous fait vite baisser pavillon; nous nous retirons et nous abandonnons tout.

Cependant, ce n'est qu'avec la persévérance que l'on peut vaincre. Je sais, pour l'avoir expérimenté, que c'est pénible parfois de poursuivre un but qui semble s'éloigner

continuellement; de travailler quand, bien souvent, tout nous semble inutile, quand on voit que ceux qui devraient être nos amis, notre soutien dans la lutte, que ceux qui seront les premiers bénéficiaires de nos succès, sont indifférents ou hostiles; quand on se sacrifie, que l'on donne le meilleur de soi-même pour une cause que l'on croit sainte parce qu'elle a reçu, non seulement l'encouragement des évêques, mais leur approbation la plus formelle, que dis-je, quand le Pape lui-même accorde des décorations aux chefs de cette cause et que, d'un autre côté, l'on se fait désapprouver par ceux-là même qui devraient nous bénir. Ah! Messieurs, que c'est dur, et je le comprends, et je comprends aussi la justesse de vos plaintes, et cependant, je vous le répète, soyez persévérants.

Le succès ne viendra qu'à l'heure marquée par la divine Providence.

Quand sonnera cette heure? Le savez-vous? Non. Est-ce que je le sais, moi? Pas davantage. Tout ce que je sais, c'est qu'un jour, peut-être très éloigné, après bien des alternatives de succès et de revers, pourvu que nous nous conformions, en tout temps, dans les succès comme dans les revers, à la volonté de Dieu, arrivera, soit un événement qui changera la face des choses, soit un homme, un chef, qui conduira les Syndicats catholiques et nationaux à la victoire finale.

Il me serait facile de trouver dans l'histoire des faits nombreux, où des hommes, soit des saints, soit des guerriers, ont surgi pour arrêter des persécutions, pour combattre des hérésies ou pour répandre le bien par quelques moyens nouveaux, à des heures sombres, quand tout semblait perdu.

Donc, Messieurs, ne nous décourageons pas, persévérons dans notre travail, dans notre dévouement, dans nos épreuves, dans nos triomphes, persévérons jusqu'au bout.

Je m'en voudrais, Messieurs, de terminer cet entretien, sans vous dire combien nous devons être fiers du mot catholique qui pare le nom de nos Syndicats.

Je me suis toujours demandé et bien d'autres comme moi, pourquoi nous, Canadiens français, nous craignons tant de parler de notre religion en public? Ce n'est pourtant pas par manque de foi. En Europe, les laïques qui se font les défenseurs de l'Église catholique ne sont pas rares. Ils se recrutent dans toutes les professions et ne reculent pas quand il s'agit d'écrire dans les journaux des articles touchant la religion, ou de parler de Dieu dans leurs discours.

C'est curieux comme ce mot catholique fait peur aux catholiques! Que d'ouvriers j'ai entendus, de bons chrétiens pourtant, me dire: « S'il n'y avait pas le mot catholique, j'entrerais de suite dans les Syndicats. Pourquoi mettre ce mot-là? » Pourquoi? Parce que, seule, la religion catholique impose des principes de justice et de charité; parce que l'Église catholique a couvert le monde de toutes les œuvres de fraternité, de soulagement des pauvres, de rachat des esclaves, pour la consolation des prisonniers, le soin des malades, la protection des faibles devant les puissants de la terre, le refuge des vieillards abandonnés, des orphelins privés de tout secours. Voilà pourquoi ce mot a été mis là par les fondateurs des Syndicats catholiques et nationaux. C'est pour nous rappeler ce que l'Église avait fait dans le passé pour les humbles et les infortunés et ce qu'elle peut faire encore aujourd'hui pour secourir ceux qui souffrent.

Ah! vous croyez peut-être que ce mot n'a été placé là que pour effaroucher les protestants? Ils en ont moins peur que nous. Non, Messieurs, c'est pour qu'on se souvienne que les Syndicats sont appuyés sur la plus grande puissance morale qui existe sur la terre, sur une

force qui, sans armes, a vaincu des persécutions et des persécuteurs, maté des hérésies, arrêté des envahisseurs.

Voilà pourquoi ce mot a été mis là. Ce mot a été uni inséparablement à l'œuvre des Syndicats, on l'a vissé profondément jusqu'au cœur et le jour où, par malheur, on l'arrachera de sa place, ce jour-là, les Syndicats n'auront plus raison d'exister et mourront de la blessure qu'on leur aura portée. L'âme et le cœur des Syndicats catholiques et nationaux auront suivi le mot catholique.

Portons-le fièrement notre nom, Messieurs, il renferme toutes nos aspirations d'ouvriers, de Canadiens français et de catholiques. On s'en est moqué au début, mais les rires se sont changés en grimaces; on l'a méprisé, mais aujourd'hui, il fait réfléchir; on l'a pris en pitié, mais aujourd'hui les politiciens de toutes les couleurs, sentant grandir son influence, cherchent sa sympathie et son appui. Encore un peu de temps et les ouvriers viendront se réfugier à son ombre, comme c'est déjà commencé.

Je termine, Messieurs, par une pensée du P. Lacordaire: « La vérité s'arrête à l'intelligence; la beauté pénètre jusqu'au cœur. »

Avec notre intelligence nous connaissons toute la vérité de notre œuvre, nous en comprendrons toute la grandeur et, avec notre cœur, nous aimerons les Syndicats catholiques et nationaux, parce qu'ils sont beaux dans leurs principes, dans leur but et dans leurs résultats.

L.-G. HOGUE

Août 1928